

Rétrospective sur le « syndrome des sceptiques » : 22 ans après¹

Edgar Wunder

Geographischen Institut der Ruhr-Universität Bochum, Bochum, Allemagne

edgar.wunder@urz.uni-heidelberg.de

Je voudrais axer mes considérations rétrospectives sur trois aspects : (a) Qu'est-ce que je vois aujourd'hui différemment de ce que je voyais à l'époque ? (b) Quelles réactions l'essai *Le syndrome des sceptiques* a-t-il déclenché ? (c) Comment le « mouvement sceptique » a-t-il évolué depuis lors ?

Il faut dire à l'avance que le texte de 1998 *Le syndrome des sceptiques* est certainement à mettre en relation avec un essai écrit deux ans plus tard *Pourquoi les mouvements 'sceptiques' ont besoin d'être critiqués* – un aperçu de 24 pages, sous forme de revue, de 61 autres publications critiques sur le mouvement « sceptique », que j'avais compilées dans un ouvrage de 460 pages (Wunder, 2000). Nombre des publications contenues dans cet ouvrage (par exemple Bauer, 1989 ; Dossey, 1998 ; Hansen, 1992 ; Hess, 1993 ; Honorton, 1993 ; Irwin, 1989 ; Kammann, 1982 ; Lippard, 1990 ; McConnell et Clark, 1982 ; Pinch et Collins, 1984 ; Radin, 1997 ; Rawlins, 1981 ; Rockwell et al., 1978 ; Truzzi, 1979a,b, 1980, 1998 ; Westrum, 1976) sont encore aujourd'hui des lectures essentielles pour comprendre le mouvement « sceptique » dans les 25 premières années de son existence (1975-2000). Les impressions personnelles décrites dans *Le syndrome des sceptiques*, que j'ai acquises par l'observation participative, ont essentiellement convergé avec les résultats de la littérature compilée dans le lecteur.

Avec le recul, qu'est-ce que je vois de différent aujourd'hui ?

Les 22 années qui se sont écoulées depuis que j'ai écrit *Le syndrome des sceptiques* ont été longues : mes centres d'intérêt et mes évaluations de nombreux sujets ont changé plusieurs fois. Je fais partie de ces personnes pour lesquelles des changements d'opinion et de perspective ont souvent eu lieu, mais jamais sous la forme d'une conversion soudaine. Cela s'est toujours produit lentement et de telle manière que j'ai essayé de réfléchir en parallèle à diverses constructions de la réalité antagonistes, et de la manière la plus approfondie possible, et que je les ai ainsi intériorisées – sans jamais m'identifier pleinement à l'une d'entre elles. Le passage d'une construction de la réalité, encore dominante dans la conscience subjective, à une autre, est ainsi plus facile car il n'est pratiquement jamais compliqué par des questions relatives à l'identité personnelle. Des changements lents dans l'évaluation des plausibilités respectives peuvent alors conduire sans heurts à un changement progressif de la perception de la réalité dans la construction dominante de la réalité – sans qu'aucun « point de basculement » ne soit clairement fixé dans le temps. Peter L. Berger et Thomas Luckmann ont décrit ce mode de changement de la construction de la réalité dans leur classique de la sociologie *The Social Construction of Reality*, publié en 1966 :

« [L']individu peut intérioriser différentes réalités sans s'identifier à elles. Par conséquent, si un monde alternatif apparaît dans la socialisation secondaire, l'individu peut opter pour celui-ci de manière manipulatrice. On pourrait parler ici d'alternative "cool". L'individu intériorise la nouvelle réalité, mais au lieu d'être sa réalité, c'est une réalité qu'il doit utiliser à des fins spécifiques. Dans la mesure où cela implique l'exécution de certains rôles, il conserve un détachement subjectif vis-à-vis de ceux-ci – il les "revêt" délibérément et intentionnellement (Berger et Luckmann, 1991, p. 192). »

Cela décrit assez bien ma façon de traiter les constructions de la réalité de différents types, ainsi que les thèmes de l'anomalie et du « scepticisme ».

Mon changement à l'époque, d'une personne correspondant encore fortement à l'ensemble mental du *Syndrome des sceptiques* vers 1990, à un « sceptique envers les sceptiques », aurait été difficilement concevable sans un tel mode de pensée. Si l'on tient compte de toutes les informations connues, l'image de

¹ Cet article a été publié dans le *Journal of Anomalistics*, 21, 37-46, sous le titre : « 'The Skeptics Syndrome' in Retrospect: 22 Years Later ». Nous publions sa traduction avec l'aimable autorisation de son auteur ainsi que celle de Gerhard Mayer.

soi qui prévaut dans le milieu « sceptique » s'est tout simplement avérée moins plausible que les descriptions qui sont faites de ces soi-disant « sceptiques » par leurs détracteurs, positionnés à une certaine distance. Je suis donc passé d'un rôle à l'autre. Une condition préalable nécessaire était, bien sûr, d'avoir une curiosité excessive pour traiter en détail la construction de la réalité concurrente et l'intérioriser « à titre d'essai ».

Après 22 ans de plus dans le mode de pensée de ce type, j'ai le sentiment de n'être plus tout à fait le même. Aujourd'hui, je choisirais différemment certaines formulations contenues dans *Le syndrome des sceptiques*. Par exemple, désormais, j'essaie toujours d'éviter le terme « scientifique », car je crois que dans les discussions, il ne contribue pas à la clarté analytique, mais plutôt à la confusion – compte tenu de ses connotations multiples et contradictoires. Je conseille toujours aux étudiants de mes séminaires de supprimer le terme « scientifique » de leur vocabulaire, car ils doivent s'efforcer de produire des déclarations analytiquement claires. En conséquence, je suis devenu très prudent avec les termes qui en sont dérivés, tels que « parascience ».

Le syndrome des sceptiques est conçu comme un ensemble polythétique de certaines caractéristiques, c'est-à-dire qu'il n'y a pas nécessairement un caractère commun à toutes les propriétés réunies dans cette description. Je trouve toujours cette approche convaincante, mais du point de vue actuel, il me manque une hiérarchisation des caractéristiques et une reconstruction théorique des relations fonctionnelles entre les caractéristiques. Ces lacunes sont partiellement comblées par Wunder (2000), mais elles sont également trop peu systématiques.

Malgré toutes les critiques de détail, les caractéristiques structurelles et les problèmes des « organisations sceptiques » en tant qu'acteurs collectifs, qui ont été élaborés dans *Le syndrome des sceptiques*, sont bien rencontrés également dans ma perspective actuelle. Pour l'essentiel, ils résultent déjà du document fondateur factuel du mouvement « sceptique », l'appel fondateur formulé par Paul Kurtz avec une invitation à la conférence fondatrice du CSICOP le 1er mai 1976 sur le thème « The New Irrationalism : Antiscience et Pseudoscience ». On y lit :

« Il y a eu une énorme augmentation de l'intérêt du public pour les phénomènes paranormaux, l'occulte et la pseudo-science. La radio, la télévision, les journaux, les livres et les magazines présentent des arguments en faveur de la guérison psychique, de la psychokinésie, de l'immortalité, de la réincarnation, de la photographie Kirlian, de l'énergie orgonique, de la chirurgie psychique, de la guérison par la foi, de l'astrologie, des Chariots des Dieux, des ovnis, de la Dianétique, de la projection astrale, de l'exorcisme, des poltergeists et des "talents" d'Uri Geller, d'Edgar Cayce et de Jeane Dixon. Souvent, le moindre élément de preuve en faveur de ces affirmations est gonflé hors de proportions et présenté comme une démonstration "scientifique".

De nombreuses personnes estiment aujourd'hui qu'il y a un besoin considérable d'organiser une stratégie de réfutation. Peut-être ne devrions-nous pas supposer que l'illumination scientifique se poursuivra indéfiniment ; pour ce que nous en savons, comme la civilisation hellénique, elle peut être submergée par l'irrationalisme, le subjectivisme et l'obscurantisme. L'irrationalisme antiscientifique et pseudo-scientifique n'est peut-être qu'une mode passagère, mais l'une des meilleures façons d'y faire face est que la communauté scientifique et éducative réagisse – de manière responsable – à sa croissance alarmante. (<https://skepticalinquirer.org/history-of-csicop/>) »

De ce document fondateur peuvent être déduits :

1. La motivation réelle du mouvement découle d'un fort intérêt du public pour certaines questions qui sont perçues comme inquiétantes. Il n'est pas nécessaire d'initier ou de mener des recherches sur ces thèses dans la communauté scientifique, car il n'en est fait mention nulle part.
2. Il n'insiste pas sur la nécessité de différencier ces différentes thèses et systèmes conceptuels et de ne pas porter de jugements à l'emporte-pièce ; au contraire, ils sont placés indistinctement sur une longue ligne et dès le départ et étiquetés à l'emporte-pièce avec des termes tels que « irrationalisme », « pseudoscience », « obscurantisme » ou « hostilité à la science ».
3. L'objectif déclaré est une « stratégie de réfutation » qui vise à influencer l'opinion publique. La brève interjection selon laquelle cela doit être fait « de manière responsable » n'est pas étayée et donc laissée à l'appréciation de chacun ; ce n'est pas l'objet des considérations.
4. Une menace d'apparence apocalyptique pèse sur notre civilisation, qui risque d'être submergée

par les forces obscures de l'« irrationalisme » – un motif central de mobilisation. Un conglomerat extrêmement complet d'interprétations concurrentes du monde est glissé sous cette menace.

Les prémisses qui figuraient déjà en bonne place dans le document fondateur du mouvement « sceptique » doivent être considérées comme son « programme » central. Les ensembles de traits mentaux et les problèmes structurels des organisations correspondantes, tels qu'ils sont présentés dans *Le syndrome des sceptiques*, ne sont en fin de compte que les conséquences inévitables de la mise en commun d'individus dont le point commun essentiel est le scepticisme.

Le dénominateur commun est de partager ces prémisses. Car une « stratégie de réfutation » est incompatible avec l'offre de forums à ceux qui, dans le cadre de cette construction de la réalité, poursuivent la chute de la civilisation moderne, que ce soit par un dialogue ouvert ou par la mise à disposition de ressources. La polarisation groupe interne / groupe externe, avec ses problèmes de pensée groupale et autres pathologies présentées dans *Le syndrome des sceptiques*, sont quasi préprogrammées avec un tel point de départ. Bien que ces mouvements visent à exercer une influence sociopolitique dans l'image qu'ils se font d'eux-mêmes, leur fonction réelle consiste principalement à stabiliser l'identité de leurs adeptes et à transmettre leurs propres idéologies. C'est pourquoi une auto-désignation génératrice d'identité telle que « sceptique » est si importante.

Réactions au *Syndrome des sceptiques*

Une des conséquences de la publication du *Syndrome des sceptiques* sur Internet est que je reçois encore – 22 ans plus tard ! – environ une demi-douzaine de demandes de renseignements par an de la part de personnes qui se sentent personnellement attaquées ou lésées par la GWUP et qui demandent des conseils sur la manière dont elles doivent traiter avec cette organisation. (Paradoxalement, je ne me souviens pas avoir jamais reçu d'appels de personnes, lorsque j'étais personne de contact de la GWUP dans les années 1990, qui se sentaient lésées par ces « parasciences », contre lesquelles la GWUP se bat encore aujourd'hui.) D'autres me demandent si je sais quels groupes cachés « sont en fait derrière cette organisation » pour financer leurs campagnes. Des groupes politiques extrémistes ou l'industrie pharmaceutique sont souvent suspectés de tirer les fils en arrière-plan. Lorsque je leur explique que, même plus de 20 ans après ma séparation de la GWUP, je n'ai aucune preuve que cette organisation « sceptique » soit « contrôlée de l'extérieur » par qui que ce soit et que je suis plutôt convaincu que leur action peut être mieux comprise par leur seule logique interne inhérente, ils ne sont pas du tout satisfaits. Parce que beaucoup ressentent l'action de la GWUP comme irrationnelle ; ils ne peuvent pas comprendre leur agressivité et leur intolérance latentes.

Comment la GWUP lui-même a-t-il réagi à la publication du *Syndrome des sceptiques* ? Avant la création d'Internet, les organisations « sceptiques » ne réagissaient généralement pas du tout dans des cas comparables ; elles s'en tenaient à une non-discussion obstinée afin de ne pas attirer davantage l'attention. Par exemple, le CSICOP n'a pas réagi publiquement aux critiques formulées par Truzzi (1979a, 1979b, 1980). Cependant, étant donné que *Le syndrome des sceptiques* était disponible en permanence sur Internet, la GWUP s'est rapidement sentie obligée, en 1999, de placer un texte sur sa page d'accueil, dans lequel il n'était pas question de *Le syndrome des sceptiques*, mais de mon départ de la GWUP, ce qu'on a appelé un « rejet ». Ce texte – sans désignation d'auteur – soutenait qu'il n'y avait pas du tout de points de désaccord substantiels entre la GWUP et moi ; la séparation était simplement due à des « différends personnels ». Le texte visait à justifier ma soi-disant « mise à l'écart », mais évitait toute discussion de l'analyse critique présentée dans *Le syndrome des sceptiques*. Cependant, il est tout à fait indépendant de ma personne de savoir si la caractérisation des organisations « sceptiques » qui y est contenue est vraie ou non. Tout aussi hors de propos est la question de savoir qui a été « jeté », quand et pourquoi. Au cours des années suivantes, le texte a été révisé plusieurs fois de manière substantielle par l'auteur de la GWUP anonyme, mais il s'est toujours référé uniquement à ma personne, sans jamais viser une discussion de fond sur le diagnostic du *Syndrome des sceptiques*. Dans la version finale, j'ai été accusé – en contraste complet avec la première version du texte – d'avoir pris une « position anti-sceptique » déjà « plusieurs années » avant ma séparation de la GWUP et d'avoir mené « de nombreuses années d'activité subversive en tant que taupe anomaliste » au sein de la GWUP. J'ai prétendument quitté la GWUP par « déception personnelle », parce que le comité exécutif a pu s'imposer dans notre conflit, rejetant mon « attitude anti-sceptique » ou mon projet d'un « GWUP anomaliste » prétendument souhaité par moi « fondamentalement depuis le début » (!). Cela rendait évidemment toute analyse des arguments concrets du *Syndrome des sceptiques* inutile pour l'auteur

anonyme écrivant au nom du comité exécutif de la GWUP.

Dans d'autres déclarations publiques – par exemple concernant le départ de la GWUP de Stephan Matthiesen en 2003 –, je peux identifier trois autres modèles d'argumentation qui permettent d'éviter d'avoir à traiter sérieusement les critiques formulées, comme dans le cas du *Syndrome des sceptiques*.

- Tout d'abord, il a été affirmé que les critiques adressées aux organisations « sceptiques » s'appliquent également aux autres organisations. – Même si c'était le cas (ce qui n'a toutefois pas été prouvé), cela n'améliorerait en rien le diagnostic posé sur les organisations « sceptiques ».
- La deuxième justification était que la « protection du consommateur » et la dangerosité des parasciences ne permettent pas un « pluralisme incompris » dans la GWUP, qui est en train de mener une bataille difficile avec des adversaires puissants. Le dialogue avec les dissidents est ennuyeux et ne sert pas les relations médiatiques de la GWUP. – C'est plus probablement une confirmation qu'une réfutation du diagnostic posé dans *Le syndrome des sceptiques*.
- Troisièmement, il est affirmé qu'il était inexact et inapproprié d'accuser tous les membres de la GWUP en général de dogmatisme. – Cela montre que le texte *Le syndrome des sceptiques* a été lu au mieux superficiellement, car une telle accusation n'a pas été soulevée du tout. Bien au contraire : d'après le seul diagramme inclus dans *Le syndrome des sceptiques* et les explications ajoutées dans le texte, il est tout à fait clair que je suppose que l'ensemble du spectre allant du « dogmatisme » à l'« ouverture d'esprit » se retrouve parmi les membres de la GWUP et, en ce qui concerne ce trait de personnalité des individus au sein de la GWUP, il y a donc des membres dogmatiques et non dogmatiques. La critique formulée dans *Le syndrome des sceptiques* était tout autre. Quiconque est prêt à l'examiner sérieusement au lieu de tomber dans une posture défensive devrait rapidement s'en rendre compte.

Jusqu'à aujourd'hui, je n'ai pas connaissance d'une seule controverse sérieuse de la part des membres de la GWUP traitant des problèmes spécifiés dans *Le syndrome des sceptiques*. *Le syndrome des sceptiques* était et reste un sujet fortement tabou au sein de la GWUP.

Comment le mouvement « sceptique » a-t-il évolué depuis lors ?

Toutes les communautés sociales se développent avec le temps. On ne peut pas supposer de manière indiscutable que le diagnostic posé en 1998 s'applique encore aujourd'hui à la GWUP. Depuis 2008, je n'ai plus un accès substantiel aux sources internes de la GWUP et je ne suis le développement que de l'extérieur et de plus en plus superficiellement. Bien que les annonces publiques de la GWUP soient encore tout à fait compatibles avec le problème exposé dans '*Le syndrome des sceptiques*', il serait néanmoins présomptueux de ne pas faire preuve de prudence dans son jugement. C'est pourquoi je suis heureux qu'avec le compte rendu de Timm Grams (2021), un aperçu actualisé de l'« espace intérieur » de la GWUP soit présenté, qui ne se sent plus lié à des récits identitaires et à des loyautés de groupe, et qui a à cet égard une liberté de vue.

Je voudrais mentionner brièvement deux évolutions du mouvement « sceptique » au cours des 20 dernières années qui me semblent significatives d'un point de vue extérieur. Premièrement, au cours des 20 dernières années, la relation du mouvement « sceptique » avec la religion a clairement changé, y compris sur le plan institutionnel. Deuxièmement, l'éventail des questions abordées par le mouvement « sceptique » s'est largement ouvert au cours des deux dernières décennies. L'ancienne focalisation étroite sur le « paranormal » appartient au passé ; au lieu de cela, on suppose que l'on peut traiter de presque n'importe quel sujet de manière fondée parce que son « esprit critique » le permet. Ce que les mouvements « sceptiques » traitent aujourd'hui, à cet égard, va bien au-delà du domaine de l'anomalie. Les deux développements sont définitivement liés l'un à l'autre.

Tout d'abord, la religion. J'ai écrit à ce sujet il y a 20 ans (Wunder, 2000, p. 22.) :

« La relation du mouvement "sceptique" avec la religion est un sujet très particulier. En fin de compte, ce n'est qu'un cas particulier d'un sujet encore plus vaste, à savoir le problème de savoir quelles questions peuvent encore trouver une réponse avec les méthodes scientifiques et lesquelles sont hors de portée. Max Weber, dans son célèbre essai *La science, profession et vocation*, estimait, comme le veut l'establishment scientifique d'aujourd'hui, que la science doit faire preuve d'une stricte modestie et d'une grande retenue dans ce domaine, car elle ne peut tout simplement pas apporter de réponses aux questions normatives telles que "Que devons-nous faire ?" ou "Comment

devons-nous vivre ?". Le président du CSICOP, Paul Kurtz, a un point de vue très différent [...] Selon Kurtz (1994a, p. 262), la tâche des organisations "sceptiques" est de "développer une conscience que les méthodes de la science ne devraient pas seulement être utilisées dans les domaines étroits des sciences spécialisées, mais devraient aussi être généralisées, autant que possible, à d'autres domaines d'intérêt humain [...], d'étendre les méthodes critiques de la science plus loin, en particulier à l'éthique, la politique et la religion". Une science comprise en termes de ce "scepticisme", selon Kurtz, "peut contribuer de manière substantielle [...] au progrès moral de l'humanité, [...] (elle) fournit une eupraxie positive et constructive qui peut nous aider à interpréter le cosmos dans lequel nous vivons et à atteindre une certaine sagesse dans notre conduite" (1994b, p. 140), elle fournit même des "valeurs transculturelles" : "des principes et des règles éthiques *prima facie* qui peuvent être généralisés à toutes les communautés humaines". Par conséquent, les méthodes d'enquête sceptique peuvent être appliquées au domaine politique et économique dans lequel nous formulons des jugements sur la pratique. En effet, il est possible de développer une eupraxie... pour fournir une interprétation généralisée du cosmos et quelques conceptions de la bonne vie" (ibid., p. 141). De telles citations et d'autres semblables montrent clairement le caractère fortement idéologique de ce "scepticisme". Le concept de science qu'il revendique et sa prétention à la validité vont bien au-delà de ce qui est encore considéré comme justifiable par la majorité de la science établie et du monde universitaire aujourd'hui. C'est ici qu'intervient le concept de "scientisme", que l'*Europäische Enzyklopädie zu Philosophie und Wissenschaften* définit comme la "tentative d'aligner tous les domaines de l'activité humaine sur les principes de la rationalité scientifique" (Krausch, 1990). Le scientisme y est également caractérisé comme "une attitude d'esprit qui absolutise le rôle de la science dans la résolution des problèmes de société", ainsi qu'une position "qui considère exclusivement les normes et les méthodes des sciences naturelles procédant par analyse-expérimentation comme un critère de scientificité" (ibid.). Ces deux caractéristiques sont sans aucun doute également très répandues parmi les membres du mouvement "sceptique". Étant donné que le mouvement "sceptique" ressemble davantage à une communauté de vision du monde qu'à une communauté scientifique typique d'aujourd'hui, le thème de la religion doit naturellement être abordé. »

Kurtz (1999, p. 27) a expliqué ce problème de la manière suivante :

« La question clé que je souhaite aborder est la suivante : les investigations sceptiques devraient-elles remettre en question les vaches sacrées de la religion ? Il y a ici des questions à la fois théoriques et prudentielles en jeu. Je ne vois aucune raison théorique de ne pas le faire, mais il peut y avoir des considérations pratiques. D'abord, il faut une quantité extraordinaire de courage, aujourd'hui comme hier (surtout en Amérique !), pour critiquer la religion... Le résultat de cette controverse, à mon avis, est que les chercheurs scientifiques et sceptiques devraient traiter les revendications religieuses... Je ne crois pas, cependant, que le CSICOP et le *Skeptical Inquirer* devraient d'une manière ou d'une autre, sauf tangentiellement, traiter des questions religieuses. Mais mes raisons sont pragmatiques et non théoriques. Il s'agit simplement d'une question de division du travail. »

Cette division du travail purement tactique s'est avérée telle que Kurtz a créé, dès les années 1970, une organisation parallèle appelée *Council for Secular Humanism* (président : Paul Kurtz), parallèlement au CSICOP et à sa revue *Skeptical Inquirer*, avec un *Committee for the Scientific Examination of Religion* (CSR) et la revue *Free Inquiry* (directeur éditorial : Paul Kurtz) comme pendant du *Skeptical Inquirer*. Une critique massive de la religion y était pratiquée. Le CSICOP et le « *Council for Secular Humanism* » résidaient dans un seul et même bâtiment, disposaient de bureaux communs, d'une bibliothèque commune, etc. ; de plus, les dirigeants correspondants des deux organisations étaient largement identiques, le chevauchement du personnel étant important. En fin de compte, les mêmes personnes et les mêmes structures organisationnelles n'apparaissaient que sous deux noms différents, selon l'occasion, pour des considérations purement tactiques.

Des changements significatifs ont eu lieu au cours des deux dernières décennies, que je voudrais exposer dans ce qui suit. À mon avis, le début a été marqué par une enquête menée en 1998 par Paul Kurtz auprès des abonnés du *Skeptical Inquirer*, qui a révélé ce qui suit :

« En ce qui concerne les orientations religieuses, pas moins de 77,4 % des lecteurs du *Skeptical Inquirer* se considèrent comme athées, seuls 16 % croient en Dieu et 13 % seulement croient en une vie après la mort. Ce sont des valeurs qui s'écartent de la population générale de manière assez extrême, surtout aux États-Unis. (Selon l'enquête représentative de l'ISSP de 1991, seuls 7 % des

citoyens américains se considèrent athées ou agnostiques, tandis que 70 % croient en la vie après la mort...) 75,5 % des lecteurs du *Skeptical Inquirer* pensent également que la critique du "paranormal" par le *Skeptical Inquirer* devrait être étendue aux croyances religieuses (Wunder, 2000, p. 15). »

Apparemment, à la suite de ces résultats sur la composition et les désirs de son propre lectorat, Kurtz a de plus en plus miné la « division du travail » tactique antérieure concernant la religion au cours des années suivantes. La coopération avec le soi-disant « nouvel athéisme » autour de Richard Dawkins et de la fondation qu'il a créée est également devenue de plus en plus étroite. Dans les dernières années de sa vie, Kurtz a cependant perdu le contrôle de cette tendance, qu'il avait lui-même initiée. Après qu'il ait transmis l'entreprise à un successeur en 2008 à l'âge de 83 ans (son avocat de longue date Ronald Lindsay), d'après disputes sont apparues en quelques mois parce que Lindsay, contre la volonté de Kurtz, adoptait désormais aussi la rhétorique agressive des « New Atheists » pour le « Center for Inquiry » (CFI, auquel CSICOP avait déjà été incorporé auparavant sous le nouveau nom de CSI). En 2010, Kurtz a donc remis sa démission du CSI(COP), entre autres, et a été effectivement banni des locaux, se voyant retirer les clés des installations qu'il avait fondées en signe de protestation. En 2016, le CSI et la Fondation Richard Dawkins ont également fusionné sur le plan institutionnel. L'organisation « sceptique » CSI(COP), qui coordonne au niveau international, n'existe plus en tant qu'institution indépendante. Elle n'a aujourd'hui que le statut de « programme » au sein du « Center of Inquiry », qui est clairement axé sur les questions idéologiques et politiques dans le sens du « New Atheism » de Richard Dawkins, aujourd'hui dirigé par la journaliste Robyn Blumner, qui est également la directrice exécutive de la Richard Dawkins Foundation depuis 2014. Ainsi, c'est également clair sur le plan institutionnel : le mouvement « sceptique » doit être compris aujourd'hui beaucoup plus clairement qu'il y a 20 ans comme une subdivision d'un courant athée assez majoritairement orienté idéologico-politiquement, avec – par rapport au style de Paul Kurtz, décédé en 2012 – un potentiel agressif et polémique comparativement élevé. En ce qui concerne la GWUP en tant que branche du mouvement « sceptique » international dans les pays germanophones, peu de choses ont changé sur le plan institutionnel, mais ici aussi, par rapport à la phase de fondation dans les années 1980 et 1990, les connexions et les enchevêtrements personnels avec les associations correspondantes de l'athéisme organisé sont devenus beaucoup plus étroits et plus denses.

Une orientation idéologique encore plus forte – et maintenant aussi de plus en plus ouverte – s'accompagne aussi, avec une certaine fatalité, d'un élargissement des domaines couverts, car les communautés religieuses et idéologiques ont une tendance immanente à une prétention globale à l'interprétation du monde (aussi par exemple dans les domaines de la politique et de l'éthique). Pour éviter d'éventuels malentendus : je n'ai rien contre les athées ni contre les communautés religieuses et idéologiques. Mais s'il y a un manque de retenue et de compréhension du fait que la « pensée critique » peut signifier beaucoup de choses selon le contexte, qu'elle mène rarement à des résultats et à des interprétations intersubjectifs convaincants, et qu'aucune vision du monde ne peut être acquise sans introduire des normes, alors il y a un problème. Cette orientation s'éloigne de la résolution quotidienne d'énigmes en science et comporte le risque de s'enfermer dans une certaine réalité construite par des prémisses normatives ou ontologiques déjà établies. Lorsqu'on traite des anomalies, ce n'est pas une bonne condition d'entrée.

Quiconque a lu attentivement le livre de Karl Popper, *La société ouverte et ses ennemis*, et compris son argument Robinson-Crusoé (Popper, 1945, p. 207) sait que la recette du succès de l'institution sociale baptisée « science » n'était et n'est pas la « pensée critique », mais la critique mutuelle sévère entre les dissidents. Par conséquent, la propagation de la « pensée critique » est insuffisante, car elle n'exclut nullement les cercles d'auto-affirmation et d'immunisation des personnes partageant les mêmes idées. La seule façon de se protéger contre cela, c'est d'admettre la critique des autres, sans chercher à s'en protéger, qu'importe l'inconfort qu'elle engendre.

(Traduction française de Renaud Evrard, à partir de la traduction anglaise de Gerhard Mayer et Stephan Matthiesen)

Références

- Bauer, H. H. (1989). Arguments over anomalies: II. polemics. *Journal of Scientific Exploration*, 3, 1-14.
- Berger, P. et Luckmann, T. (1999). *Die gesellschaftliche Konstruktion der Wirklichkeit*. Fischer.
- Dossey, L. (1998). The right man syndrome: Skepticism and alternative medicine. *Alternative Therapies*, 4(3), 108-114.
- Grams, T. (2021). Skeptic encounters skeptical movement. *Zeitschrift für Anomalistik*, 21(1), 47-67.

- Hansen, G. P. (1992). CSICOP and the skeptics: An overview. *Journal of the American Society for Psychical Research*, 86, 20-63.
- Hess, D. J. (1993). *Science and the New Age: The paranormal, its defenders and debunkers, and the American culture*. University of Wisconsin Press.
- Honorton, C. (1993). Rhetoric over substance: The impoverished state of skepticism. *Journal of Parapsychology*, 57, 191-214.
- Irwin, H. J. (1989). On paranormal disbelief: The psychology of the skeptic. Dans G. K. Zollschan, J. F. Schumaker et G. F. Walsh (dir.), *Exploring the paranormal: Perspectives on belief and experience* (p. 305-312). Prism.
- Kammann, R. (1982). The true disbelievers: Mars effect drives skeptics to irrationality. *Zetetic Scholar*, 10, 50-65.
- Krausch, C. (1990). Szientismus. Dans H.-J. Sandkühler et A. Regenbogen (dir.), *Europäische Enzyklopädie zu Philosophie und Wissenschaften*. Band 4 (p. 506-508). Meiner.
- Kurtz, P. (1994a). The growth of antiscience. *Skeptical Inquirer*, 18, 262.
- Kurtz, P. (1994b). The new skepticism. *Skeptical Inquirer*, 18, 140.
- Kurtz, P. (1999). Should skeptical inquiry be applied to religion? *Skeptical Inquirer*, 23(4), 24-29.
- Lippard, J. (1990). Some failures of organized skepticism. *The Arizona Skeptic*, 3(1), 2-5.
- McConnell, R. A. et Clark, T. K. (1982). Guardians of orthodoxy: The sponsors of the Committee for the Scientific Investigation of the Paranormal. *Zetetic Scholar*, 10, 43-49.
- Pinch, T. J. et Collins, H. M. (1984). Private science and public knowledge: The Committee for the Scientific Investigation of the Claims of the Paranormal and its use of the literature. *Social Studies of Science*, 14, 521-546.
- Popper, K. R. (1992). *Die offene Gesellschaft und ihre Feinde*. Band 2. Mohr.
- Radin, D. (1997). A field guide to skepticism. Dans D. Radin, *The conscious universe* (p. 167-181). HarperEdge.
- Rawlins, D. (1981/2000). sTARBABY. (Unveröffentlichte Stellungnahme). Dans E. Wunder (dir.), *Reader Kritik an "Skeptiker"-Bewegungen* (p. 142-173). Forum Parawissenschaften.
- Rockwell, T., Rockwell, R. et Rockwell, W. T. (1978). Irrational rationalists: A critique of the humanist's crusade against parapsychology. *Journal of the American Society for Psychical Research*, 72, 23-34.
- Truzzi, M. (1979a). The crusade against the paranormal. Part 1. *Fate*, 33(9), 70-76.
- Truzzi, M. (1979b). The crusade against the paranormal. Part 2. *Fate*, 33(10), 87-94.
- Truzzi, M. (1980). A skeptical look at Paul Kurtz's analysis of the scientific status of parapsychology. *Journal of Parapsychology*, 44, 35-55.
- Truzzi, M. (1998). Über einige unfaire Umgangsweisen gegenüber paranormalen Behauptungen. *Forum Perspektiven*, 4/1999, 7-11.
- Westrum, R. (1976), Scientists as experts: Observations on "Objections to Astrology". *The Zetetic*, 1(1), 34-46.
- Wunder, E. (2000). Warum „Skeptiker“-Bewegungen der Kritik bedürfen. Dans E. Wunder (dir.), *Reader Kritik an Skeptiker-Bewegungen* (p. 10-34). Forum Parawissenschaften.